

bien des critiques formulées à la légère — est celle qui nous montre la première idée de *Parsifal*, née en 1857, le vendredi saint, poursuivant lentement son chemin dans ce cerveau exalté, de concert avec l'œuvre la plus effroyablement passionnée qu'assurément créa jamais un être humain. Wagner, au surplus, ne songeait pas seulement alors à son *Parsifal*, mais aussi aux *Vainqueurs* (1) qu'il n'accomplit jamais et aux *Maîtres Chanteurs*. Et si l'oubli cruel pesa injustement de son vivant sur Mathilde Wesendonk, nous pouvons décerner aujourd'hui à sa mémoire cette glorification enviable d'avoir été étroitement la compagne du maître à l'époque la plus féconde de sa vie, époque généreuse où, en pleine possession de ses merveilleuses facultés, il jeta les bases de toutes ses productions ultérieures, où son effort fut le plus noble, le plus probe et le plus gigantesque.

Pierre HEPP.



## A propos de *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakow

Lorsque les doctes critiques d'art du trentième siècle travailleront à l'histoire musicale du monde et détermineront les étapes progressives de la pensée humaine, ils connaîtront des heures de cruel embarras. Les historiens sont des adeptes naturels du déterminisme. Tout événement ne peut être que la conséquence nécessaire d'un fait antérieur. Les surprises ne sont pas de leur goût. Ils souffrent impatiemment les heurts et les incohérences dans la vie intellectuelle d'un peuple. La joie d'enchaîner solidement deux phénomènes distants leur devient à ce point précieuse qu'ils sacrifient volontiers l'exacte vérité aux nécessités supérieures d'une élégante logique. Il faut tout expliquer. C'est la grande affaire. Le reste est de moindre importance.

C'est de cette dangereuse volupté des classements que nous sont nées tant de tyranniques théories dont souffrent tous les artistes indépendants. Quel est le créateur qui n'a pas senti son sang se figer en voyant un souriant critique humecter d'une salive autorisée la redoutable étiquette dont le chiffre de section, la lettre de série et le numéro matricule assigneront impérativement une place convenable dans l'évolution musicale, à son œuvre si joyeusement impulsive et si allègrement inconsciente ?

Il est certain que le travail d'analyse n'est pas arbitraire qui consiste à déceler ce que Mozart doit à Bach, ce que Beethoven doit à Mozart, ce que Liszt doit à Beethoven et ce que Wagner doit à Liszt. C'est instructif et inattaquable. Il est curieux également de déchiffrer les noms de Monteverde et de Palestrina gravés dans le tronc d'un arbre généalogique sur les branches duquel sont venus se percher les Donizetti, les Verdi, les Léoncavallo et les Mascagni. Et que dire des faciles groupements par « écoles » ? Qui renoncera au plaisir de déclarer que l'école des primitifs a donné naissance à l'école classique, que l'école classique a engendré l'école romantique et que

---

(1) C'était un drame bouddhique — très schopenhauérien par conséquent. Ce fragment de lettre semble en résumer la pensée dominante : « Vouons-nous à cette belle mort qui enveloppe et apaise toutes ces aspirations, tous ces désirs. Mourons bienheureux, avec un regard lumineux et calme, avec le divin sourire de la victoire bellement remportée ! Et nul ne doit pâtir quand nous sommes vainqueurs. » R. W. Zurich 1858 (Traduction G. Khnopff).

l'école romantique a procréé l'école décadente ! Clément Jannequin est un primitif, Haydn est un classique, Schumann est un romantique et Debussy, un décadent. Rien n'est plus simple et plus propre ! C'est plaisir que de vivre dans un Art aussi bien tenu ! Pourquoi faut-il, hélas, que l'incorrigible fantaisie de la nature vienne parfois apporter le trouble dans une si convenable ordonnance de cartons verts !

Il parut impossible de ne s'en point préoccuper en écoutant chez Chevillard la *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakoff, et, tandis que le vaisseau de Sindbad courait se briser aux pieds du guerrier d'airain, une grande commisération m'envahissait à la pensée du cruel embarras que connaîtraient un jour les doctes critiques d'art du trentième siècle, travaillant à l'histoire musicale du monde ! Cette école russe contemporaine ne manquera pas, en effet, de constituer pour eux le plus insupportable des paradoxes.

Née assez soudainement dans un peuple peu cultivé, pauvre de toute tradition d'art, issue d'une société où le régime d'absolutisme semblait avoir détruit toute force de création individuelle, la musique russe contemporaine est un déconcertant prodige. Elle n'a d'abord élevé la voix qu'avec timidité. Elle se défiait d'elle-même et se présenta sans assurance. Ses auteurs n'osaient même pas lui consacrer officiellement leur vie ! C'étaient d'austères chimistes, des professeurs de Facultés, des médecins ou des officiers ! Et l'on ne s'aperçut pas que ces modestes amateurs possédaient une sûreté de technique, une habileté de métier, une virtuosité d'écriture que ne connaîtraient jamais tels directeurs de Conservatoires !

Voilà qui est déjà fort inquiétant pour l'avenir. Mais ce qui mettra le comble au malaise des musicographes, c'est l'impossibilité matérielle de classer dans les catégories existantes les œuvres des Moussorgski, des Borodine, des Balakirew, des Glazourov et des Rimsky. Il semblerait convenable et décent, dans l'histoire de l'Art russe, de voir en eux le noyau d'une école naissante de « primitifs ». Mais, le moyen ! Des primitifs ils ont peut-être la foi et la sincérité, mais ils n'ont jamais connu la touchante inexpérience et la candeur technique. Toutes les roueries d'un métier raffiné leur sont, au contraire, naturelles et familières et leur orchestration est un modèle de subtilité avertie. Ce ne sont pas davantage des classiques. Certes leurs compositions sont de proportions harmonieuses, les lignes en sont pures et les développements rationnels. Mais l'impassibilité et la correction ne sont pas leurs préoccupations dominantes. La noblesse leur sied mal et la dignité leur est lourde. Leur écriture est libre et scabreuse. Ils sont trop follement passionnés de vie ardente, trop fervents d'impressionnisme et plus gourmands encore de sonorités languides et lascives que ne le fut jamais le Faune en son après-midi ! Sont-ce des romantiques ? Moins encore ! Ils n'ont pas l'intimité sentimentale d'un Schumann ou d'un Schubert.

Ils ignorent l'attendrissement. Ils n'ont pas été touchés du « mal du siècle ». Il y a en eux un fond de sauvagerie levantine qui les tient éloignés de la conception occidentale de la passion. La sensualité est leur seule délicieuse raison de vivre. Ils recherchent sans hypocrisie tous les parfums, toutes les couleurs, tous les arômes, toutes les sonorités et toutes les caresses. Ils n'ont jamais su pleurer et leur mélancolie n'est qu'une voluptueuse langueur qui s'exaspère !.... Ce sont donc des décadents ? Pas davantage. Ils n'ont jamais sacrifié leur pensée à l'écriture artiste. S'ils arrivent à en remonter à l'auteur de « Pelléas » pour l'astucieux emploi des neuvièmes et pour les savoureux mélanges de timbres, s'ils ont le culte de toutes les délicieuses extériorités dont on fait si allégrement une tare à tous les artistes curieux et sensuels, ils ne traduisent jamais dans ce langage exquis que des idées d'une clarté et d'une netteté inattaquables. Leurs thèmes sont lumineux et faciles et sont toujours développés avec une vigoureuse logique. La construction de leurs œuvres est d'une solidité indiscutable

et d'une rare justesse de proportions. La ligne n'est pas absorbée par la couleur ; elle demeure précise et constamment visible. Le fond de leur inspiration est d'ailleurs le plus souvent emprunté à la source populaire et c'est bien la plus significative constatation que l'on puisse opposer à toute accusation de déliquescence ! Cette étiquette ne leur convient donc pas mieux que les précédentes et leur étrange culture brise impertinemment le moule des traditionnelles catégories, en leur assurant le bénéfice de nombreuses qualités artistiques qui ne furent d'ordinaire dispensées aux peuples que successivement et par lentes générations. Ces méridionaux du nord, qui ont pris aux races de soleil leur gourmandise de la vie, leur clarté et leur fougue, en gardant des races septentrionales la calme réflexion, la pureté du goût et la patiente force de réalisation, ces souples Orientaux de Pétersbourg nous offrent le précieux spectacle d'artistes unissant la science la plus raffinée à la plus naïve simplicité, possédant une rouerie d'écriture presque inquiétante mise au service de pures inspirations populaires, frénétiques coloristes amoureux de la ligne, traducteurs ingénus de la pensée des foules dans une langue d'audacieux précurseurs !

Et rien n'est plus troublant pour l'esthétique étroite des classificateurs professionnels et pour la tranquille routine des mélomanes incompetents que cette alliance de vertus ennemies. L'école russe moderne ne nous est pas seulement précieuse pour les voluptés musicales dont elle nous combla mais encore pour les bienfaits dont lui sera redevable toute la composition contemporaine. Elle aura, en effet, accompli ce tour de force d'habituer les auditeurs, surtout les auditeurs français, à oublier les distinctions grossières entre ce qu'il était convenu d'appeler la Mélodie et l'Harmonie et à ne plus tenir d'avance pour de dangereux rhéteurs les musiciens soupçonnés de soigner leur orchestration et leur écriture ! Elle aura réalisé ce miracle heureux d'arracher aux plus ignorants de nos critiques les bruyants applaudissements dont ils font si rarement un bon usage et les aura amenés insensiblement à ne plus s'effaroucher pudiquement des néologismes nécessaires au langage musical actuel. Tant de compositeurs furent condamnés sur des formules ! Tant de querelles de mots firent oublier les idées ! Le jeu est trop facile qui consiste à dénoncer immédiatement comme incohérente et vide toute œuvre où passent des essais de neuvièmes, où l'on gravit joyeusement la gamme par tons, où les harpes crépitent électriquement sans arrondir la courbe molle de l'arpège et où les accords s'enrichissent d'appoggiatures non résolues qui les font nerveux, sonores et bondissants. Les idées nouvelles amènent les mots nouveaux. Il n'y a pas là de quoi s'effrayer pour l'avenir. D'ailleurs, les formules de la musique classique ont masqué tant d'impuissances que les formules modernes auront bien de la peine à les dépasser dans cette voie ! Il faut donc se féliciter, sans arrière-pensée, de l'œuvre de vulgarisation qu'accomplit inconsciemment la musique russe dans nos concerts symphoniques. La voix enchanteresse de Shéhérazade dissipera bien des malentendus entre le public et les compositeurs modernes, Et l'on peut simplement déplorer qu'à ses contes au sultan misogyne la subtile favorite n'ait pu ajouter les commentaires de Rimsky, car, bien certainement, si Schéhérazade et la petite Doniazade en avaient su exécuter la réduction à quatre mains, le farouche roi Shahriar n'aurait pu conserver sa colère pendant mille et une nuits !....

Emile VUILLERMOZ.